

Le colonel, persuadé que tout réussirait à merveille, s'animait au fur et à mesure qu'il parlait et en était arrivé, en exposant toutes les chances de cette opération stratégique, à hausser le ton sans s'en apercevoir.

—Alors, c'est bien compris, conclut-il. En route, et hâtons-nous !

Les chevaux, lancés au galop, emportèrent leurs cavaliers dans un nuage de poussière.

Aussitôt, un craquement de branches piétinées se fit entendre dans le taillis qui bordait la route, et un homme sortit du fourré, grommelant à part lui :

—Voilà qui est bon à savoir !

Il é ait jeune encore, malgré ses traits ravagés, empreints d'une expression sinistre. Les cheveux très noirs, coupés courts découvriraient son front bas que marbrait, près de la tempe gauche, une cicatrice livide. Ses sourcils broussaillieux mettaient plus d'ombre encore dans son regard faux et fuyant. Ses pommettes saillantes et son nez en bec d'aigle prêtaient à toute sa physionomie une singulière dureté ; une rude moustache cachait mal la ligne rigide de la bouche qu'un rictus satanique contractait en ce moment. Son visage, en somme, respirait une sauvage énergie, et sa haute stature attestait d'une vigueur peu commune. Il était vêtu d'un costume de drap sombre.

—Qui, tout cela est bon à savoir, répéta-t-il en suivant des yeux les officiers qui disparaissaient au détour du chemin. Il ne faut jamais négliger de s'instruire ; cela sert toujours à quelque chose. Voilà mon principe. Il est possible, assurément que ce que je viens d'entendre ne me soit d'aucune utilité... Mais le hasard est si complaisant, quelquefois ! J'ai entendu dire ce matin qu'on avait vu les Prussiens se diriger par ici... Qui sait ? Il y a peut-être là quelque chose à faire...

Tout en soliloquant ainsi, il avait pris un sentier de traverse conduisant directement au château. Il poussa une petite porte et pénétra dans le parc, comme quelqu'un qui connaît les êtres du logis.

Le domaine de Saint-Andret lui était familier, en effet. Il y était né et toute sa vie s'y était écoulée. Ce petit coin de pays meusain lui avait jusqu'alors tenu lieu d'univers.

Ce grand garçon, à l'air farouche, se nommait Frédéric Vatin. Il était fils du premier jardinier du château. On lui eût donné trente-cinq ans, bien qu'il n'en eût que vingt-deux et fût du même âge que le jeune comte Maurice, dont il était le frère de lait. L'honnête mère Vatin, à qui Madame de Saint-Andret avait confié son fils, s'était prise, comme il arrive fréquemment, d'une affection quasi maternelle pour son nourrisson, et s'était consacrée à lui tout entière, négligeant presque son petit Frédéric.

Le général et sa femme ne s'étaient pas montrés ingrats. Ils avaient payé le dévouement de l'excellente nourrice en assurant l'avenir de son enfant.

D'abord, à l'aide de leçons supplémentaires, ils lui firent donner une instruction supérieure à celle des petits villageois des Bruyères. Puis, les études terminées, on l'attacha à la personne de Maurice, en qualité moins de serviteur que de compagnon. Il suivait son jeune maître à la chasse, l'escortant dans ses promenades, et avait au château la haute surveillance des domestiques, se préparant ainsi à remplir la charge d'intendant qui lui fut plus tard dévolue.

Cette protection, ces bienfaits continuels de ses maîtres n'avaient pas réussi à retouler les mauvais instincts de Frédéric. Sous les dehors du dévouement et de l'honnêteté, il cachait une âme noire et perverse. Comment, fils de braves travailleurs, probes et laborieux, avait-il en lui ces appétits de richesse et d'oisiveté, cette basse envie, cette convoitise incessante du bien des autres ? Étrange mystère ! Quoi qu'il en soit, un orage perpétuel grondait en lui et celui qui eût pu lire jusqu'au fond de cet esprit tortueux et plein de détours, eût frémi des vices, de la cupidité et

de l'hypocrisie qui s'y cachaient, du manque absolu de scrupules qu'il dissimulait avec tant d'adresse. Dans cet homme qui, pour arriver à son but, ne reculait devant aucun moyen, il y avait assurément l'étoffe d'un criminel.

Dès sa première enfance, tout en partageant dans le grand parc les jeux de Maurice, il avait senti les inégalités de leur condition. Cette observation n'avait pas tardé à exciter sa jalousie et à mûrir sa précoce intelligence.

Pourquoi Maurice portait-il de beaux habits, quand lui, Frédéric, n'était vêtu que d'une petite blouse de toile ? Pourquoi celui-là habitait-il un château, et celui-ci une humble maisonnette ? Pourquoi le père de l'un était-il monsieur le comte, et celui de l'autre tout simplement Vatin, le jardinier ? Un vague instinct lui faisait garder pour lui toutes ces questions ; mais il se les posait sans cesse, avec mille autres du même genre, et dans son impuissance à les résoudre, une colère sourde le prenait, comme une fièvre de vengeance qui grandissait à mesure qu'il avançait en âge.

Peu à peu, il ne se demanda plus pourquoi c'était ainsi. Il comprit que les hommes sont séparés par des barrières sociales ; mais il sentit en lui une rage croissante d'être du côté des humbles, des pauvres, lui qui avait soif d'orgueil et faim d'argent.

Dès lors, toutes ses générosités de ces bienfaiteurs furent autant de blessures pour son amour-propre.

Quand sa mère mourut, puis son père un an après, et que Madame de Saint-Andret l'invita à venir demeurer complètement au château, loin de lui en savoir gré, il lui en tint rancune, pensant que c'était pour l'écraser davantage de sa protection, l'éblouir du luxe de sa maison et l'humilier de plus près à toute heure du jour.

Lorsqu'on rappelait devant lui la mort glorieuse du général, tué pendant la guerre d'Italie, c'était pour lui comme un nouvel affront ; son père à lui n'était-il pas mort obscurément dans sa chaumière, épuisé par le travail ?

Quand il fut spécialement attaché à la personne de Maurice, sa colère faillit éclater. Mais il se dit que la souplesse et la flatterie valaient mieux que la violence, et qu'il devait ruser en attendant l'occasion propice de se venger. Se venger ! Maurice pourtant le traitait avec la plus grande douceur, comme un ami, rappelant leurs jeux d'autrefois, lui demandant au besoin des conseils.

Frédéric était passé maître dans l'art de mentir et de dissimuler. Toute la famille avait en lui la plus entière confiance, et ne suspectait aucunement sa droiture. On s'était habitué des longtemps à son visage étrange et sinistre. En le nommant intendant, Maurice n'avait pas hésité à le mettre au courant de toutes les affaires concernant le domaine, lui avait laissé le soin de dresser les comptes, d'encaisser les fermages, et s'en rapportait si aveuglément à lui qu'il ne prenait même pas la peine de vérifier les écritures que le jeune homme lui présentait chaque mois. À quoi bon ? Frédéric n'était-il pas la probité incarnée ? Le régisseur avait donc eu beau jeu, et grâce à la confiance illimitée qu'on lui témoignait, avait pu garder devers lui une somme assez ronde, sans qu'on pût se douter de ce détournement. Il procédait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse et de prudence, ne dédaignant aucun profit, si minime qu'il fût.

—Bah ! pensait-il, les petits ruisseaux font les grandes rivières !

Et quand il ne trouvait pas mieux, il empochait parfois de simples pièces blanches. Mais le plus souvent, ses profits étaient moins modiques, et, comme il le disait à part lui avec satisfaction, si jeune qu'il fût, il avait une poire pour la soif. Si jamais les circonstances imprévues le forçaient à quitter subitement le château, il ne serait pas pris au dépourvu ; il avait là, sous la main, dans une cachette de sa chambre, son avoir converti peu à peu en beaux billets de banque faciles à emporter, et qu'il caressait souvent avec une véritable volupté. *A suivre.*